Permalink: https://gams.uni-graz.at/o:mws.3158

Zitiervorschlag: Jean-François de Bastide (Hrsg.): "Registre", in: *Le Nouveau Spectateur (Bastide)*, Vol.1\008 (1758), S. 217-256, ediert in: Ertler, Klaus-Dieter / Fischer-Pernkopf, Michaela (Hrsg.): Die "Spectators" im internationalen Kontext. Digitale Edition, Graz 2011-2019, hdl.handle.net/11471/513.20.1784

REGISTRE

Des amans remarquables qui ont sauté.

Battus, fils de Menalcus de Sicilien, sauta pour Bombyca la Musicienne ; il fut guéri de la passion, aux dépens de la jambe droite & d'un bras.

Melissa amoureuse de Daphnis, fut extrêmement meurtrie, mais elle échappa.

Cynisca, femme d'Oeschines, devint amoureuse de Lycus, & Oeschines son mari, d'Eurilla ; ce qui mit la dissention dans leur ménage pendant plusieurs années. A la fin, le mari & la femme sauterent tous deux d'un commun d'accord : tous deux échapperent, & depuis ce temps vécurent ensemble dans une union parfaite.

Larissa, fille, Thessalienne, abandonné par Plexippus, qui lui avoit fait l'amour pendant trois ans, se tint sur pointe du promontoire pendant quelque temps, & après avoir jetté dans la mer un bracelet, une bague, & un petit portrait avec d'autres présens qu'elle avoit reçus de Plexippus, elle s'y jetta aussi, & fut pêchée en vie, Larissa, avant de sauter, avoit offert un Cupidon d'argent dans le temple d'Apollon.

Simaetha, amoureuse de Daphnis le Myndien, périt dans la chûte.

Charixus, frere de Sapho, devint amoureux de la courtisane Rhodope, & dépensoit avec elle tout son bien : sa sœur lui conseilla de sauter au commencement de son amour ; mais il n'en voulut rien faire jusqu'au moment qu'il se vit réduit à son dernier talent ; alors se voyant méprisé & rebuté de Rhodope, il sauta & périt.

Aridaeus, beau jeune homme, de l'Epire, amoureux de Praxinoé, femme de Thespis, échappa, sans autre mal, que celui de perdre deux de ses dents de devant, & d'avoir son nez un peu applati <sic>.

Cléora, veuve d'Ephese, inconsolable de la mort de son mari, prit la résolution de sauter ; mais étant arrivée au promontoire, elle fit rencontre de Dimmachus le Miléfien ; après une courte conversation avec lui, elle ne pensa plus à sauter, & l'épousa dans le temple d'Apollon. On voit encore ses habits de veuve suspendus dans l'angle occidental du temple.

Olphis, le pécheur, ayant reçu un coup de poing de la belle Thestylis, le jour précédent, se détermina à ne la plus voir, sauta & échappa.

Atalanta, vieille fille, dont la cruauté avoit forcé deux ou trois amans de faire le faut, étant parvenue à l'âge de cinquante-cinq ans, devint amoureuse folle d'un Officier de Sparte, & se rompit le col en sautant.

Hypparchus, éperduement épris de sa femme, voyant qu'elle étoit amoureuse de Bathillas, sauta & mourut de sa chûte ; cette circonstance fit qu'elle épousa son amant.

Lettix, maître à danser, s'étant amouraché d'Olympia, matrone Athénienne, se précipita du haut du rocher avec l'agilité la plus surprenante, & en fut estropié.

Diagoras, l'usurier, devint amoureux de sa cuisiniere : plusieurs fois il regarda le précipice ; mais le cœur lui manquant, il retourna chez lui, & l'épousa le lendemain.

Cinaedus, après avoir donné son nom pour être enrégistré, refusa, par honte, de dire le nom de la personne pour qui il vouloit sauter ; on le renvoya sans lui vouloir accorder ce qu'il demandoit.

Eunica, fille Paphienne, âgée de dix-neuf ans, embrasée d'amour pour Euribates, se blessa dans sa chûte, mais se rétablit. C'étoit pour la deuxieme fois qu'elle avoit sauté.

Hesparus, jeune homme de Tarente, amoureux de la fille de son maître, se noya, les batteaux ne venant pas assez vîte à son secours.

Sapho, la Lesbienne, amoureuse de Phaon, arriva au temple d'Apollon toute habillée de blanc, comme si elle alloit au temple de l'Hymen. Elle portoit une guirlande de myrthe sur la tête, & à la main, un instrument de musique de son invention. Après avoir chanté une Hymne, en l'honneur d'Apollon, elle suspendit sa guirlande

d'un côté de l'autel, & sa harpe de l'autre. Elle retroussa alors ses habits, à la mode des filles Spartiates, & au milieu des milliers du Spectateurs qui s'inquiétoient de son fort, & offroient des vœux pour sa délivrance, elle avança hardiment sur le haut du promontoire, ou, après avoir répété une stance de sa composition qu'on ne pouvoit entendre par le trop grand éloignement, elle se précipita en bas du rocher avec une intrépidité peu commune. Plusieurs Spectateurs la virent tomber dans la mer, sans revenir sur l'eau, d'autres assurent qu'elle n'arriva pas jusqu'à la surface de l'eau, mais qu'elle fût changée en cygne, & vue, sous cette figure, traversant les airs.

Alcaeus, le fameux poëte lyrique, qui avoit été passionnément amoureux de Sapho, arriva au promontoire Leucate, le même soir, afin de sauter pour elle. Ayant été informé de son saut, & qu'on ne pouvoit pas trouver son corps, il déplora sa chûte, & écrivit sa cent vingt-cinquieme Ode à cette occasion.

C'est ici que finit la partie employée par le Spectateur Anglois. Dans celle qui suit on trouvera, ou du moins j'ai trouvé, plus de détail, plus d'intérêt, &, de temps en temps, de la très-bonne plaisanterie.

Mirna avoit été frappée d'amour pour Linus pendant quinze mois de suite, & au bout de ce temps, désespérée de ne lui plus voir des transports, quoiqu'il ne fût pas infidele, elle se précipita & se tua.

Coroës, devenu languissant, infirme à la fleur de son âge, & périssant, avec le mépris de Melina qu'il avoit trop aimée, sauta, pour lui arracher du moins une larme, qu'elle ne lui donna point.

Cyrus, le comédien, ayant vu en rêve la reine des Amazones prosternée à ses pieds pour lui demander ses faveurs, courut à son reveil pour sauter, humilié de voir fuir une si belle occasion de s'illustrer ; mais quand il vit la profondeur du précipice, il songea que les auteurs avoient encore besoin de lui.

Meroë, instruite qu'on devoit la poignarder dans une heure pour ses crimes, courut vers le promontoire dans le dessein d'excroquer une mort glorieuse, en paroissant mourir pour un amant ; mais on lui refusa l'honneur de duper la postérité.

Athalaüs ruiné, malgré ses rapines, par une fille qu'il croyoit sage, & qui ne le paroissoit qu'à lui, venoit d'obtenir le droit de sucer le sang du peuple, lorsque sa maîtresse lui fit le tour de se sauver avec un nain qu'il avoit acheté trois mille écus. Dans son désespoir il voulut mourir pour celle qui méritoit la mort. Il sauta, & ce coup sauva la patrie.

Mirrha, étant à la comédie & lorgnant tous les petit maîtres, recut un billet de Mirsis, dans lequel il y avoit : *je souhaite que ma mort vous apprenne à épargner le malheureux amant qui vous aimera après moi*. Pénétrée de ce billet, elle crut adorer celui qui venoit de l'écrire, & courut se précipiter en prononçant son nom jusqu'à trois fois.

Sineïs, ayant séduit & trompé tous les hommes, s'amouracha d'un solitaire de soixante ans qui la refusa par sagesse. Dans son dépit elle sauta, se croyant outragée ; tant elle avoit peu d'idée de la vertu.

Ferfax couvert de myrthes & de lauriers, en revenant d'une campagne où deux reines lui avoient soumis leurs états par amour pour sa personne, se frappa de goût pour une petite bourgeoise qui eut l'effronterie de lui résister. Il sçut qu'elle n'étoit si cruelle que pour faire parler da sa cruauté, & dans sa douleur, au lieu de la faire sauter comme elle le méritoit, il sauta pour goûter le plaisir d'avoir fait quelque chose qui lui fût agréable.

Athenaïs, ayant appris l'hébreu pour plaire à un jeune Juif qui étoit arrivé à Athene, sçachant qu'il apprenoit le grec pour plaire à une vieille Athénienne, sauta & périt dans sa chûte.

Miresine avoit quitté le monde pour n'aimer plus que les dieux immortels. Elle eut le malheur de s'enrichir d'un de ses esclaves qui ne lui avoit pas dit qu'il sortoit du serrail. Malgré sa douleur elle crut qu'elle pourroit se contenter d'une belle voix ; mais de fréquentes vapeurs l'ayant convaincue du contraire, elle sauta, pour n'avoir plus ces vilaines vapeurs.

Moscus sauta de regret d'avoir troqué une maîtresse qui lui avoit coûté deux cens mille écus, pour un cheval barbe qui resta en chemin à la premiere course qu'il lui fit faire.

La fille d'un général sauta pour n'avoir pu être enlevée par un soldat Spartiate, le jour même qu'elle l'avoit connu. La femme d'un autre général se précipita pour n'avoir pu trouver assez tôt deux mille sequins sur l'épée de son mari, enrichie de pierreries, & avec laquelle il avoit sauvé trois fois l'état ; cette somme étoit le prix auquel un jeune Sénateur, dont elle étoit folle, avoit mis sa fidélité.

Anaris, borgne & bossu, sauta, de désespoir d'avoir vu mourir la belle Zirca d'amour pour lui, dans une légere maladie qu'il eut.

Farfadus parut au promontoire accablé de fatigue. Il avoit fait le chemin, à pied, depuis le bas de la montagne, & il étoit surchargé de pompons. Le commandant de ce lieu sacré s'avança vers lui, pour l'empêcher de passer

les limites prescrites aux profanes, ne soupçonnant pas qu'il pût y avoir de l'amour, encore moins une résolution courageuse, dans un homme caractérisé par des pompons. Farfadus dit, qu'il venoit pour sauter. Vous, sauter, lui dit-on ? Oui, répondit-il en se tournant : je brûle pour la plus injuste petite femme qui se puisse voir. Je me suis embarqué sur la foi de ses usages. J'étois le troisieme en date, à Paphos, depuis qu'elle y est venue consulter le médecin Syros, elle m'a passé sans daigner seulement me donner un regard ; elle en est au cinquieme, & je viens sauter pour m'épargner la douleur d'entendre les impertinences de mes rivaux. A ces mots, comme il étoit tourné, il fit une pirouette pour s'élancer, mais le commandant qui étoit un homme severe & robuste, le prit, pour ainsi dire, à la volée, & le jetta dans un bourbier, où on le laissa, jusqu'à ce qu'il eût eu le temps de faire de sérieuses réflexions sur l'impertinence qu'il y a à vouloir se tuer avec cet air dégagé.

Comme je suis Spectateur, non compilateur, ou historien, il paroîtra au premier coup d'œil que je n'aurois pas dû faire usage de ce manuscrit, mais je prie ceux qui en sentiront assez peu le mérite pour en prendre droit de me condamner ; je les prie, dis-je, de penser que ni moi, ni mes correspondans ne pourrions guere rassembler dans un ouvrage, même assez long, autant de leçons de morale, que ce manuscrit de quatre pages en renferme. Tout ce qui présente une moralité appartient à un Spectateur. Que trouve-t-on dans ce qu'on vient de lire ? le malheur des amans aveuglés, les suites trop inévitables des choix inconsidérés. Eh ! quel champ plus vaste à parcourir que la galanterie. Je ne fais pas un pas dans le monde que je ne rencontre un amant qui sauteroit demain s'il existoit encore un promontoire. Il faut donc considérer ce manuscrit purement comme une histoire qui m'auroit été envoyée hier. Ce sont des sauts au lieu, d'aventures, mais ces sauts étoient la suite du malheur d'aimer trop, de choisir mal, &c., comme le sont nos duels, nos suicides, &c., les faits n'en sont pas nouveaux, & la manière en est oubliée ; à cela près, j'ai donné une histoire très-récente, & je ne suis point sorti de mon genre. Voici l'aventure d'un homme qui auroit sauté sûrement, il y a deux jours, de honte & de douleur, si le faut des amans n'étoit pas aboli.

Monsieur, il n'est point inutile que le public sçache par vous & par moi, qu'un fat n'est point un être incorrigible. Le prodigieux changement qui s'est fait en moi depuis quelques jours en est une preuve certaine. Il est vrai que je dois mes remords au coup le plus accablant qui puisse écraser un homme à bonnes fortunes, & qu'on pourra toujours demander si un fat peut le corriger par la seule réflexion. Mais sa correction est toujours possible, c'est le point essentiel ; dès qu'il ne s'agira plus, pour la rendre plus ou moins facile, que de lui faire souffrir des tourmens ; les femmes sçauront bien en venir à bout, sans y faire de grands efforts ; elles ont toujours tant de supplices tout prêts, & le coup d'œil si juste pour juger de la qualité & quantité qu'exige le mal qu'elles ont à guérir, qu'on peut s'en rapporter à leur talent merveilleux, pour quelque fatuité que ce puisse être . . . Mais, monsieur, je débute comme un homme qui auroit bien envie de rire, & je vous jure que je n'y suis nullement porté dans ce moment. Il faut apparemment que cette sorte de légéreté qui se répand sur ma lettre, vienne de la joie que j'éprouve à sentir que je suis devenu vertueux, & à penser que je vais m'en glorifier avec vous ; elle ne peut avoir que cette seule cause, car d'ailleurs, je souffre la torture, & ma plume devroit être trempée dans les larmes. Je vous prie d'accorder quelqu'attention à mon histoire. Pour vous y engager, je vous proteste, sur mon honneur, qu'elle ne renferme rien qui ne soit aussi vrai que la chose la plus attestée. Je me fais de ceci un moyen d'être utile au public, & je n'en espérerois plus rien, si vous n'y ajoutiez foi ; je veux d'ailleurs exiger que vous insériez ma lettre dans vos premieres feuilles, & je scais que la vérité est la meilleure recommandation auprès de vous. Hélas ! j'ai outragé une femme adorable, que ne pourra jamais se rendre qu'à la sincérité de mon repentir. Je le publie pour le constater ; dans mon juste désespoir, je voudrois en faire l'aveu d'un repentir est une indiscrétion quelquefois, & je préfere le plus sage parti au plus consolant, pour avoir encore ce mérite là aux yeux du cher objet que j'ai offensé . . . . . .

On sera obligé d'attendre l'aventure que cette lettre annonce, par la raison que je vais dire. Je me suis associé depuis quelques jours un homme de fort bonne humeur, qui pourra me rendre de très-grand services, car enfin je ne puis pas être par-tout, & par-tout il se passe des choses à saisir. On doit se représenter mon coadjuteur comme un homme qui rit de tout, & par là attendre de lui une récolte abondante & plaisante. Il est entré pendant que je transcrivois la lettre du fat corrigé, & j'ai été obligé d'arrêter ma plume. Un autre incident s'est joint au premier, & tout cela est cause que l'interruption, dont je parle, est devenu aussi inévitable que, malgré moi, elle pourra paroître longue. On verra partout que je suis revenu sur mes pas aussi promptement qu'il m'a été possible.

Mon coadjuteur est entré, dans ma chambre, avec cet air qui annonce qu'on a beaucoup de choses à dire. Il s'est jetté dans un fauteuil en riant comme un fou, & des éclats ont été si longs, que j'ai été obligé d'attendre plus d'un quart d'heure pour pouvoir le questionner. Il rioit de si bonne fois qu'à la fin j'ai ri comme lui sans pouvoir m'en êmpêcher. Si quelqu'un étoit entré dans ce moment, il nous auroit pris pour des fous ; mais heureux qui peut envisager, comme mon ami, les sottises des hommes ! Il a été obligé de respirer, j'ai profité de ce moment. Eh bien, lui ai-je dit, la récolte est donc abondante ! AH, vous le voyez bien, m'a-t-il répondu, mais laissez-moi respirer, il y a deux heures que je me contrains, & j'étouffe. Il a recommencé sur nouveaux frais, moi de même, & je crois que nous ririons encore s'il n'étoit entré quelqu'un, dont la présence & les larmes ont mis fin à l'intempérance de nos ris. J'ai laissé mon ami seul, parce que la personne qui venoit me parler, a exigé de pouvoir m'entretenir en particulier. C'est une jeune fille de quinze à seize ans, dont les yeux pleins d'innoncence & de tendresse annoncent une ame, dont tous les sentimens sont intéressans. Je l'ai conduite dans un second cabinet, & l'ai placée dans un fauteuil avec tous les égards que mérite une ame innocente qui vient nous associer à sa vertu, en nous consultant. J'au vu qu'elle étoit troublée ; le mouvement de son sein & l'agitation de sa voix la trahissoient, malgré la violence qu'elle vouloit se faire. J'ai taché de la rassurer ; il m'a été difficile d'y réussir. Cependant ce qu'elle venoit m'apprendre n'étoit que glorieux pour elle, mais elle ne l'envisageoit pas de même, parce qu'elle avoit à me confier le secret de son cœur, & qu'une fille bien née sçiat qu'il y a toujours, dans sa passion, quelque chose qui peut la faire condamner. Je lui a montré tant d'estime pour elle sur le rapport de sa physionomie, tant de penchant à l'obliger, sans la connoître ; qu'enfin elle a perdu une partie de sa timidité. La confidence qu'elle m'a faite méritoit tout l'intérêt & tout le respect qu'elle m'a inspiré. Je m'applaudirai toujours du conseil que je lui ai donné, dût-elle en verser des larmes éternelles, mais je ne le pense pas, je me flatte que le ciel daignera s'intéresser au fort de la plus belle ame qu'il ait jamais formée. Cette fille adore un jeune amant que la fortune a fait trop inégal à elle aux yeux des homme <sic> ; elle est née de parens qui n'ont qu'un talent & des vertus, & il est fils unique d'un magistrat éminent, qui jouit de deux cens mille livres de rente. Le jeune homme qu'elle appelle *Misis*, lui a proposé de se marier sécrettement ; elle a refusé, il est revenu vingt fois à la charge ; & enfin il la menace aujourd'hui de la quitter & d'épouser une riche héritiere qu'on lui propose, si elle resiste encore à ses vœux. Voilà sa situation ; on devine le conseil que je lui ai donné. Elle a consenti d'écrire à son amant, sentant très-bien, comme je lui ai dit, qu'une conservation seroit un écueil, où toute sa vertu pourroit périr. Comme elle n'a personne par qui pouvoir envoyer sûrement sa lettre, elle m'a prié de la lui faire parvenir par la voie de mes feuilles. Je lui ai donné du papier & des plumes, & elle écrit actuellement. Nous verrons, quand elle aura fini, comment, dans le trouble où elle est, elle aura pu tourner la plus importante lettre qu'elle écrira, sans doute, de sa vie. Mais je m'exprime mal ; le mot *tourner* est impropre : quand on est aussi vertueuse qu'agitée, on ne tourne pas ce qu'on dit ; on dit ce qu'on pense.

Je retourne auprès de mon coadjuteur, qui apparemment aura assez ri pour pouvoir me rendre compte de sa mission . . . . . Je ne me trompois point. Je l'ai trouvé assis à mon bureau, écrivant. Eh bien, lui ai-je demandé ? vous avez donc vu ou appris des choses bien plaisantes ! . . . . . Plaisantes, oui, m'a-t-il répondu ; mais tout le monde ne les trouvera pas telle ; & c'est pourquoi j'en ai ri de si bon cœur ; car quand nous sommes portés à rire de ce que nous voyons ; nous rions encore à proportion que nous pensons que les autres le verront d'un œil différent. Premiérement, a-t-il continué, un mort & un blessé. C'est-à-dire un duel, ai-je dit en l'interrompant. Bon, un duel ! a-t-il répondu, c'est une chose toute simple qu'un duel, & je vous ai annoncé du merveilleux. Ecoutez-moi attentivement. Un homme avoit aimé long-temps une fille, & cette fille, comme toutes les autres, avoit fait accroire à cet homme, qu'elle ne scavoit pas encore un mot de ce qu'il lui apprendroit lorsqu'il l'auroit épousée . . . . . Il la crut & l'épousa. Il étoit dupe. Il en fut convaincu par la preuve la plus incontestable. Le désespoir le prit, la fievre apparemment s'y mêla, il se leva doucement d'auprès de sa chaste moitié, gagna la riviere sans faire plus de bruit, & s'y jetta la tête premiere pour être plus sûr de son fait. Il y a trois jours que cela est arrivé. Un autre, (car c'est la semaine des mariages malheureux) s'étoit uni de la meilleure foi du monde, à une femme qui lui avoit donné sa parole d'honneur de n'aimer jamais que lui : il la surprise dans une posture à être dispensée de lui apprendre qu'elle l'avoit trompé. Il n'a pas pris le chemin de la riviere, à cause de froid & du scandale, il a jugé plus à propos de se casser tout uniment la tête ; mais la providence a eu pitié d'un fou, & a permis qu'il ne se cassat qu'un bras. Ces deux aventures font beaucoup de bruit ; tout le monde plaint ces deux malheureux, & les femmes sur-tout ; il n'y en a pas une qui ne dise que cela est affreux, & qui ne voulût

voir prendre les deux coquines qui ont fait ce tour-là. J'ai même oui dire dans un café qu'on devoit vous écrire à ce sujet, & je ne doute pas qu'en effet vous ne receviez une lettre . . . . je souhaite la recevoir, ai-je dit à mon ami, le sort de ces infortunés m'interesse, & je ne vois pas pourquoi vous en riez. Ce n'est pas de leur malheur que je ris, m'a-t-il répondu, c'est de leur simplicité. Je ne puis concevoir qu'on ait encore la bêtise de se fier à ces sermens réitérés que prodigue l'imposture. Je regarde ceux qui s'y fient, non comme des dupes, mais comme des bêtes. Cette sotte confiance vient de ce qu'on n'examine pas assez. Si on écoutoit les femmes parles avant que d'en croire une seule, & sur-tout si on les voyoit agir après les avoir entendues, on sçauroit que celle qui ne trompe point, sent, se tait, ne previent point la défiance, & ne la détruit que par un soupir. On sçauroit que celles qui entassent les sermens, sont les plus infidelles personnes qu'il y ait au monde . . . . Ce que vous dites-là est vrai en général, lui ai-je répondu, mais il arrive quelquefois qu'on doit se fier à ces sermens multipliés, parce qu'on les a rendus nécessaires. Un premier n'a pas suffi pour tranquiliser, on est né d'un caractere à ne pouvoir jamais être bien sûr de son bonheur, les soupçons renaissent, les questions les suivent. Il faut bien, avec de pareils esprits, qu'une femme ait toujours le serment sur les levres . . . . C'est encore une chose qui me justifie, a-t-il répondu, je ne disois pas tout, & vous me prévenez. Il y a des millions d'hommes comme ceux que vous me citez, & c'est de ceux-là que je ris. S'ils avoient tant soit peu de sens commun, ils scauroient qu'en général, dès qu'une femme ne nous a pas rassuré d'un premier mot, il ne faut plus la croire. En la laissant agir, sa conduite l'eût infailliblement trahie ; en l'interrogeant sans cesse, on lui fournit des armes victorieuses, on lui apprend qu'on peut être trompé par de fausses assurances ; elle les prodigue ; on se prive de la consolation d'avoir été trompé avec un peu d'égards, & l'on a encore le crime da sa sausseté à se reprocher. Vous voyez où cette imbécillité conduit ? On se pend ou on se noye. Elle est d'autant plus impardonnable qu'assurément la confiance n'est pas le sentiment qui regne le plus généralement pour les femmes ; & elles-mêmes conviennent de bonne foi que nous n'avons pas tort de la soupçonner.

J'ai souscrit à fort raisonnement, & j'allois le prier de m'apprendre encore quelques nouvelles, lorsque la jeune personne m'a fait dire qu'elle avoit fini sa lettre. Mon ami s'est levé pour me laisser plus de liberté, & me mettant la main sur l'épaule : Voilà du bon, m'a-t-il dit, j'ai encore du meilleur. Mais c'est une histoire un peu longue. Je vous l'écrirai pour vous en épargner la peine. Je l'ai prié de se hâter, & nous nous sommes séparés.

Voici la lettre de la demoiselle. Il faut qu'on se souvienne qu'elle appelle son amant, *Misis*. Elle lui a conservé son nom, par une précaution qu'elle a jugé nécessaire, ou peut-être par une délicatesse de sa passion.

« Le plus cruel moment de ma vie est celui où je sens que je vous fais de la peine. J'écris à Misis, qui me connoît, qui m'estime, qui sçait que je ne lui ai jamais dit que la vérité. Il est accoutumé à me croire, mais il ne l'est pas à se plaindre de moi, & je tremble que la douleur ne le rende injuste. Ecoutez-moi, mon cher Misis ; vous avez formé mes sentimens ; vous sçavez combien jusqu'à présent ils ont justifié vos bontés ? Pourriezvous croire que je devienne ingrate quand vous voulez y ajouter le plus grand bienfait ? Non, vous devez penser que je réfléchis, & que je place ma reconnoissance à ne recevoir de vous que ce que vous pouvez me donner. Votre main n'est point à vous, il ne vous est pas permis de me l'offrir. Mon cœur l'adore & la repousse. Il en seroit indigne s'il croyoit qu'il y a plus de générosité à vous épargner des chagrins qu'à vous épargner des bassesses. Je donne ce nom à l'alliance que vous voulez faire, parce que c'est le nom que le monde lui donnera, & que je mets à votre place pour penser comme vous devriez penser, sans examiner si les loix du public sont aussi innocentes que les loix du tendre amour. Vous me direz qu'on ignoreroit notre mariage, & je tremble d'en venir à cet article. Misis, je ne suis rien, je n'ai point de vanité ; mais j'ai de la vertu ; elle me demande compte de mes démarches, elle me fait un devoir d'être respectée. Qu'aurois-je à lui répondre quand elle me reprocheroit l'opinion qu'on auroit de moi. Nos engagemens, quoiqu'innocens en eux-mêmes, me serviroient-ils d'excuse ? Il y a des cas où la vertu ne prononce que sur l'opinion du public, & certainement le public me croiroit un objet méprisable. Ainsi j'aurois contre moi le reproche de ma conscience, & peut-être encore le mépris de moi-même. Voudriez-vous m'y condamner ? Voudriez-vous m'exposer à avoir des remords qui vous accuseroirent ? Non, Misis, je vous aime trop pour vous y exposer vous-même ; je vous estime assez pour penser que mes chagrins sont ce que je dois vous épargner avec le plus de soin ; & mon estime pour vous réglera aujourd'hui ma conduite. Vous me menacez de me quitter, de chercher un bonheur loin de moi, si le bonheur d'être à vous n'est pas le terme de ma résistance ? Vous pouvez le tenter, mais vous n'en aurez pas le courage si vous m'aimez autant que vous le dites. Vous penserez que les raisons que je vous oppose sont d'espece à vous rendre heureux malgré mon refus ;

en effet examinez-les, & voyez quelles en seront les suites. Elles vous auront privé d'un plaisir, & je conçois que ce plaisir est extrême ; mais elles vous auront fait connoître toute l'étendue de mon amour & de ma vertu, elles auront répandu sur moi une gloire immortelle. Eh ! quelle plus grande consolation, quel plus grand bonheur que de pouvoir trouver dans ce qu'on aime cette gloire inestimable que rien n'égale, que rien ne remplace ? Elle se répand encore sur l'amant qui a sçu y contribuer par un généreux sacrifice ; eh ! croyez-moi, c'est surtout pour lui qu'elle est délicieuse. Faites, sur tout cela, vos réflexions. Les miennes, en vous aimant, comme en vous perdant, sont de vous mériter. C'est la seule résolution que je puisse jamais prendre sans vous consulter, mais c'est la seule occasion, peut-être, que j'aurais jamais de vous prouver que j'étois digne de vous ; & je la saisis, plus capable de me consoler de votre injustice, si vous changez, que de consentir à des nœuds qui me seroient rougir pour vous, ou ne cesseroient de vous deshonorer, qu'en déposant contre moi. »

Je reviens à la lettre du fat corrigé. On se souvient qu'il a offensé une femme qu'il adore. Voici comment.

Madame de Prinsy est une femme charmante, que le monde n'a pas corrompue, & qu'on oseroit presque dire, que la nature a formée par amour propre. Je ne connoissois encore que les charmes de Madame de Prinsy ; j'ignorois qu'elle eût des principes, n'ayant jamais cherché dans les femmes que le plaisir, parce qu'il nous dispense d'avoir des vertus. Un fatal moment est venu, où j'ai été obligé de la connoître & de la respecter. Je n'avois pas pour elle ce qu'on appelle une passion, & cela ne pouvoit pas être, pensant comme je faisois ; mais elle m'inspiroit des desirs plus vifs que tous ceux qu'on peut éprouver dans un commerce qui n'est jamais de caprice, puisqu'on ne distingue pas.

J'étois à la campagne avec Madame de Prinsy, dans le voisinage d'une femme que j'avois séduite l'année d'auparavant, & avec laquelle je m'étois, par hasard, assez bien conduit pour en attraper l'estime, je ne sçais comment. Cette femme venoit d'en rassembler chez elle deux autres qui étoient également sur ma liste, & qui n'y étoient en vérité que par une fantaisie, qui, dans ma façon de penser, pouvoit me faire rougir autant qu'elles.

Le voisinage de ces trois femmes, & la liaison que je conservois décemment avec elles, exigeoient que j'allasse les voir. Madame de Prinsy, à qui j'avois fait confidence de leur facilité, s'y opposoit, mais je ne la respectois pas assez pour lui épargner des chagrins, & son obstination ne fit qu'irriter mes desirs. Je restai jusqu'au soir dans cette maison. A mon retour je fus fort mal reçu. Le dépit étoit si vrai, que je fus obligé de le croire tel. Je me comportai en galant homme, & ma fidélité prouvée, comme il convenoit, on me pardonna de n'être pas innocent d'ailleurs ; mais j'étois chargé d'une terrible commission, & je ne voyois pas trop jour à m'en acquitter au gré des intéressés. Il s'agissoit d'engager Madame de Prinsy à se réunir pour quelques jours avec ses trois rivales ; elles m'en avoient prié instamment, & j'avois promis, avec la sécurité d'un homme, qui sçait qu'il peut tout exiger, parce qu'il a tout obtenu. Madame de Prinsy m'écouta avec beaucoup d'impatience. Si je n'avois consulté que le plaisir, je n'aurois pas insisté ; mais la vanité de la montrer me fit oublier qu'il n'est jamais permis d'être tyran. Elle ceda & j'en fus puni.

Je m'imaginois une comédie, à les voir toutes quatre ensemble. Je leur avois donné à toutes des raisons de se haïr, en les nommant l'une à l'autre, & vous pouvez juger, Monsieur, combien un fait à droit de se promettre de plaisir d'une trahison aussi complette ; mais il m'étoit réservé de voir sortir la lumiere qui m'a éclairé du sein même de mon infamie. Ces femmes se virent avec cette politesse du grand monde, qui scait si bien imiter la sympathie. Elles avoient toutes quelque chose d'aimable ; elles chercherent à se faire briller, & elles finirent par se plaire. Je vis que l'ennui alloit fondre sur moi ; car des femmes qu'on n'a rassemblées que pour jouir des éclats de leur haine, & qui se lient subitement d'amitié, ne forment plus qu'un fardeau bien pesant, quand on se trouve seul avec elles, comme j'y étois. Je voulus les brouiller, mais la nouveauté avoit déjà répandu tout son maléfice ; on ne faisoit plus assez de cas de moi pour se conduire par mes mouvemens. La seconde journée n'étoit pas finie qu'on ne se quittoit plus. Les femmes de chambre n'étoient plus nécessaires pour la toilette ; on se rendoit, respectivement, tous les services auxquels, la veille, ces maussades créatures avoient peine à suffire. Je n'étois moi-même admis que difficilement dans la chambre commune. J'admirois un engouement aussi peu concevable : je sentois pourtant que je n'en étois si étonné, que parce qu'il me choquoit. Enfin, je sçus qu'elles devoient passer sa nuit ensemble sans se coucher. Je fus piqué de voir que Madame de Prinsy m'eût oublié au point de trouver ses uniques plaisirs où je n'étois pas. Je m'imaginai aussi qu'il pouvoit y avoir du danger pour moi dans cette conservation clandestine ; & je voulus du moins l'entendre, ne voyant pas le moyen de l'empêcher. Je me cachai dans un cabinet, dont je fis répandre que la clef étoit perdue, & d'où je pouvois les voir très à mon aise. Je m'y

enfermai avant qu'elles arrivassent dans la chambre. Je les vis entrer . . . . moment affreux pour moi. Ma perte étoit arrêtée dans le ciel. Je vis des esprits irrités, à qui des mots ont suffi pour apprendre tout ce qu'ils brûlent de scavoir, & que rien ne peut plus retenir. Les confidences volerent, toutes se dirent ce que je leur avois dit, & les détails les plus sacrés leur auroient coûté à cacher. Le cœur me battoit avec un précipitation incroyable. Cependant les mépris qui m'attendoit n'étoit qu'une foible cause de mon trouble ; je ne l'aurois même pas craint s'il y avoit eu une femme demoins. (Le mépris souvent prépare un plaisir nouveau, quand il vient de femmes qu'on ne respecte pas.) Mais je voyois Madame de Prinsy accablée, écoutant plus qu'elle ne parloit ; levant les yeux du ciel, & jettant quelques larmes toutes les fois qu'on prononçoit mon nom. Voilà le véritable sujet de ma douleur. Les autres femmes crioirent beaucoup, saisoient des projets, me donnoient des noms injurieux, & s'éxcitoient l'une & l'autre. Madame de Prinsy, écoutoit, se taisoit & se contentoit de pleurer. Je sentis que je l'avois outragée ; j'abhortrai mon caractere infame, je compris qu'elle avoit deviné ce qu'elle venoit d'apprendre, & que c'étoit le tourmentant desir d'être instruite, qui avoit fait sa conduite depuis trois jours. Je sortis du cabinet, je n'étois point en état de prendre là une résolution raisonnable. J'adoptai & rejettai, tour à tour, toutes les idées qui me vinrent à la tête. J'avois un crime à réparer ; eh, quel crime ! le répentir pourroit en faire pardonner l'horreur, mais les traces en devoient rester éternellement. Je sentis que ce n'étoit point en parlant que je pouvois me justifier. Parler, est une consolation, & j'étois condamné à paroître vouloir ne m'en réserver aucune. Je pris le parti d'écrire & de me retirer. Toute me ressource étoit que Madame de Prinsy trouvât que je n'avois pas eu pour moi la pitié que mes remords auroient pu lui donner à elle-même. Je passai dans mon appartement, j'écrivis la lettre que je joins ici, & je partis après l'avoir remise à un domestique.

« Je vous ai si cruellement offensée, que ce seroit un nouvel outrage que d'attendre mon arrêt ; je vous suis pour vous épargner la douleur de juger de toute l'énormité de mon crime, par le désespoir dont vous m'en verriez pénétré. La solitude va être le seul témoin de la vengeance que je vous réserve ; je ne veux pas qu'aucun mortel puisse me voir souffrir, parce que je veux que jamais vous ne puissiez être exposée à avoir de la pitié pour moi. Je mérite votre éternel mépris, & je dois vous conserver ce sentiment, pour me punir de vous avoir forcée à me haïr. »

Un homme qui sçait se juger avec tant de rigueur, mérite qu'on lui montre un peu d'indulgence ; & je ne doute pas que Madame de Prinsy, en faveur d'un remords si vrai, ne se relâche un jour du droit qu'elle a de regarder la satuité comme une infamie. Il m'apprend qu'elle n'a pas répondu à sa lettre, mais je m'imagine qu'il doit espérer qu'elle y répondra. Si je me trompe, sa sévérité sera une leçon frappante pour tous les indiscrets, & je serai alors bien convaincu qu'il y a des femmes qui sont faites pour changer les mœurs des hommes, & pour ramener le véritable amour.